

midoff ; c'est donc une veuve, mais une veuve jeune et merveilleusement belle.

Sarrue éprouvait un malaise qu'il avait beaucoup de peine à cacher.

—Alors, Maurice Vermont aime cette princesse ? interrogea-t-il d'une voix oppressée.

—S'il l'aime ! répondit Georges, il l'adore, il en est fou !

Sarrue laissa échapper un gémissement.

—Mon Dieu ! Jacques, s'écria le capitaine, vous souffrez, vous êtes tout pâle !

—Une douleur très vive que je viens de sentir là, au cœur ; mais ce n'est rien, c'est déjà passé.

Et le malheureux, faisant un violent effort sur lui-même, montra à Georges un visage souriant.

Après un moment de silence, le capitaine reprit :

—Maintenant, mon cher Sarrue, je reviens aux questions que je voulais vous adresser tout à l'heure. En quittant'il y, Maurice ne vous a pas phénu. Depuis qu'il est revenu, il n'a pas cherché à vous revoir et pendant plus de deux ans il vous a laissé ignorer complètement ce qu'il était devenu. Permettez-moi de vous dire, Jacques, que connaissant Maurice, je ne puis m'expliquer sa conduite à votre égard. Je ne suis pas seulement surpris, je suis on ne peut plus affecté de cela, Jacques, il est certain qu'il y a eu rupture entre vous. Que s'est-il passé ? J'ai interrogé Maurice à ce sujet, il a refusé de me répondre. Mais j'ai besoin de savoir la vérité, et c'est vous qui me direz tout. Sarrue, ne me cachez rien ; que s'est-il passé entre vous et Maurice ?

Le poète baissa tristement la tête.

—Jacques, vous ne me répondez pas, dit Georges. Je comprends, les torts sont du côté de Maurice, il vous a blessé, offensés.

—Je n'accuse pas M. Vermont, répondit M. Sarrue ; il est vrai qu'il y a eu rupture entre nous ; mais il y a eu des torts des deux côtés.

—Enfin, vous me dites quelque chose ; je suis content de savoir cela. J'ai un projet, Jacques, un projet que vous devinez, sans doute ; mais pour qu'il réussisse, il est nécessaire que je connaisse la cause de cette rupture et quels sont vos torts réciproques.

—Georges, j'ai le regret de ne pouvoir rien vous dire.

—Quoi ! vous refusez de m'apprendre...

—Oui.

—Pourquoi ?

—Je ne puis parler, j'ai promis de garder le silence. Tout à l'heure, Georges, vous m'avez vu pleurer ; eh bien, ce que vous désirez savoir est le sujet de ma douleur et de mes larmes.

—Est-ce possible ? Auriez-vous donc quelque chose à vous reprocher ?

—Autrefois, répondit le poète, en dressant fièrement la tête, je me suis adressé des reproches ; aujourd'hui, autant que je le peux, je remplis mon devoir !

—Jacques, c'est dans votre intérêt que je vous interroge ; je vous en prie, dites-moi la vérité.

—Ce secret douloureux appartient plus à M. Vermont qu'à moi ; du moment qu'il a refusé de vous le faire connaître, ce n'est pas à moi à vous l'apprendre.

—Tenez, sans le vouloir vous me faites cruellement souffrir, car toutes sortes d'inquiétudes pénètrent en moi. Si seulement je pouvais soupçonner quelque chose, avoir un indice ; mais non, vos paroles sont autant d'énigmes, et je ne crois pas qu'on puisse les interpréter autrement qu'en redoutant ce qu'elles cachent. Jacques, c'est donc bien grave ?

—Oui, très grave !

—Ce qui veut dire que vous ne pardonnez pas à Maurice ?

Sarrue ne répondit pas.

—Pourtant, mon intention était de vous rapprocher ; je voulais vous prendre par la main pour vous conduire moi-même à l'hôtel Vermont. Vous êtes pauvre, Jacques, et Maurice est immensément riche. Certes, quand dans sa générosité il donne peut-être soixante mille francs par an à des nécessiteux qu'il ne connaît pas, j'avais le droit de penser que, liés par notre serment d'autrefois, le devoir de Maurice était de vous aider sans que votre fierté puisse s'y refuser.

Jacques Sarrue sursauta et ses yeux étincellèrent.

—Recevoir quelque chose de M. Maurice Vermont, moi ! s'écria-t-il, ah ! j'aimerais mieux tendre la main, en plein jour, sur le boulevard des Italiens !

—Ainsi, vous le regardez tout à fait en ennemi ?

—Non, Georges ; mais comme un homme sans cœur et sans honneur !

—Ah ! par exemple, s'écria l'officier en bondissant sur ses jambes, voilà des paroles que je ne m'attendais pas à entendre sortir de votre bouche ! Jacques, il faut que vous m'en donniez l'explication.

Sarrue s'était levé aussi. Sa figure était cramoisie et tout son corps tremblait.

—Vous pouvez les reporter à Maurice Vermont, répliqua-t-il d'un ton énergique ; s'il vous prouve que j'ai eu tort de les prononcer, revenez ici, Georges, et alors je vous suivrai, et devant vous je lui demanderai pardon !

—Tout cela me jette dans une grande perplexité, dit tristement le capitaine ; je crois maintenant plus que jamais qu'une explication franche et loyale est nécessaire entre vous et Maurice. Jacques, je vous le demande encore une fois, venez avec moi.

—Merci, Georges, répondit Sarrue avec émotion, en prenant la main de l'officier ; je comprends le sentiment qui vous fait agir et je vous dis : C'est bien, ce que vous faites ! Je ne puis vous accompagner chez M. Vermont ; mais si dans quelques jours, demain peut-être, je me décide à lui faire une visite, je ne craindrai pas de me présenter seul devant lui.

—Jacques, c'est presque une promesse, cela, s'écria le capitaine ; vous viendrez, n'est-ce pas ?

—Oui, je crois que j'irai.

—A la bonne heure ! Faudra-t-il le prévenir ?

—Non, ne lui dites rien.

—Mon cher Sarrue, reprit Georges, je n'oublie pas l'aveu que vous m'avez fait de votre situation avant de vous quitter, en attendant que je revienne, prenez ces deux louis... Ce n'est pas un prêt, moins encore une aumône, c'est un frère qui donne à son frère !

Le poète fit un mouvement pour repousser la main de l'officier. Mais il pensa à Georgette qui était sans argent, qui n'avait plus de linge, plus de chaussures à se mettre aux pieds, et dont la dernière robe était couverte de reprises.

Refolant dans sa poitrine un sanglot qui montait à sa gorge :

—Merci, Georges, dit-il d'une voix oppressée, le frère accepte le don du frère !

Le capitaine s'en alla.

Jacques Sarrue se laissa tomber sur un siège, prit sa tête dans ses mains et se mit à pleurer comme un enfant.

XVII

Le soir, Jacques Sarrue trouva Georgette très abattue ; il vit sur ces joues pâlies des lignes luisantes et devina sans peine qu'elle avait pleuré depuis le retour de Boulogne.

Elle avait fait une soupe sans beurre avec des pommes de terre écrasées ; elle la mit sur la table avec un restant de bœuf bouilli de la veille.

—Je n'ai que cela à vous donner ce soir, dit-elle ; mais je vais travailler jusqu'à minuit ; demain je me lèverai de bonne heure, je rendrai mon ouvrage à cinq heures, je recevrai cinq francs, nous dînerons mieux demain soir.

—Oui, nous dînerons mieux, répondit-il, et vous pourrez même vous acheter quelques-unes des choses dont vous avez un si pressant besoin. Tenez, continua-t-il, en posant sur la table les deux pièces d'or de Georges Raynal, voilà quarante francs.

—Jacques, vous avez encore vendu quelque chose !

—Non, je vous assure ! C'est de l'argent qu'on me devait et qu'on m'a donné ce soir.

—Ah ! reprit-elle en soupirant, quelle lourde charge je suis pour vous !

—Georgette, quand vous me parlez ainsi vous ne savez pas le mal que vous me faites ; c'est comme si vous me disiez : " Je ne veux plus rien accepter de vous. "

Elle lui prit la main et lui tendit son front sur lequel il mit un baiser. Alors, presque gaiement, il reprit :

—Vous ne savez pas, Georgette, vous vous

achèterez un jupon blanc, des mouchoirs, une robe, une paire de bottines et un joli chapeau.

—J'achèterai tout cela un peu plus tard, Jacques ; je puis encore attendre.

—Non, non, vous achèterez cela demain, et tout de suite vous ferez votre robe ; je veux que vous soyez belle dimanche pour aller à Boulogne voir madame Bertin.

—Vous ne réfléchissez pas, Jacques, que, si je fais ces achats, il ne restera plus rien pour acheter du pain.

Après un court silence, et comme subitement inspiré, Sarrue répondit d'un ton grave :

—Dieu existe toujours, je compte sur sa Providence !

Ils se mirent à table, en face l'un de l'autre, et mangèrent silencieusement.

Quand Georgette eut débarrassé et essuyé la table, elle prit son ouvrage. Sarrue réfléchissait, le coude appuyé sur la table, et la tête dans sa main.

—Oui, se disait-il, j'irai voir Maurice Vermont, et cela dès demain ; je veux lui dire en face, une seconde fois, ce que je pense de lui et de sa conduite. Ah ! je ne serai pas ébloui par son luxe, et sa magnificence ne m'intimidera point.

—Jacques, lui dit tout à coup Georgette, vous ne me dites pas si vous avez vu M. Georges Raynal.

—Je l'ai vu, Georgette ; nous avons causé longuement ensemble.

—Jacques, vous ne lui avez pas parlé de moi, n'est-ce pas ?

—Vous me l'aviez défendu. Georges Raynal m'a appris plusieurs choses étonnantes...

—Quoi donc ? fit Georgette avec anxiété.

—Je dois vous dire, d'abord, que Georges Raynal est l'ami intime de Maurice Vermont.

—Elle poussa un cri d'effroi et ses deux bras tombèrent.

—Oh ! rassurez-vous, reprit vivement Sarrue ; Maurice ne lui a point parlé de vous ; ah ! il s'en est bien gardé !

—Savez-vous comment ils se sont connus, Jacques ?

—Oui. La première fois que vous avez vu Maurice, vous ne l'avez certainement pas oublié, c'était un soir ; je l'ai amené pour dîner avec nous, à la fortune du pot, comme on dit. Ce jour-là, Georgette, nous nous étions rencontrés lui, Georges Raynal et moi, au bois de Vincennes devant le cadavre d'un homme qui venait de se suicider.

—Oh ! fit Georgette.

—C'est là que prit naissance notre triple amitié, continua Sarrue ; et nous nous jurâmes d'être tous dévoués, les uns pour les autres, le surlendemain, après l'enterrement du suicidé... qui se nommait le marquis de Soubreuil...

La jeune fille sursauta et laissa échapper un sourd gémissement.

—Maintenant, reprit Sarrue, vous allez voir combien cette rencontre au bois de Vincennes, qui vous a été si fatale à vous, a été heureuse pour Maurice Vermont. Si j'ai bien entendu vos paroles de ce matin, vous êtes du même pays que Georges Raynal.

—Oui, Jacques, nous sommes nés dans le même village.

—En ce cas, Georgette, vous avez dû connaître ou entendre parler d'une vieille femme appelée Manette Biron et d'un honnête fermier nommé Thomas.

—J'ai connu Manette Biron, qu'on appelait aussi la rebouteuse des Huttes, et j'ai connu le fermier Thomas, répondit Georgette d'une voix tremblante.

—Eh bien, Georgette, ce que vous ne savez pas, sans doute, c'est que cette pauvre rebouteuse est une femme admirable, une sainte, et que le fermier Thomas est le plus honnête homme qu'il y ait au monde !... Ecoutez ceci : Pendant un grand nombre d'années Manette Biron a habité dans l'Inde, où elle était la dame de compagnie, l'amie, l'associée plutôt, d'un illustre médecin, lequel était le grand-père de Maurice Vermont. Le docteur mourut et Manette Biron revint en France avec la fortune amassée, qui consistait principalement en diamants et d'autres pierres précieuses dont une cassette était pleine.

" Le malheur avait frappé la mère de Maurice